

6^e Année - N° 221.

Le numéro : 30 centimes



9 Janvier 1919.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France. 15 Frs.

F.P.57

G. Caron

Edité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 20 Frs.



I (suite)

Pol-Ranc avait été tenu au courant de tous ces événements par les journaux, la presse du monde entier s'étant donné pour tâche d'en commenter le caractère fantastique. Même quelques grands quotidiens de Londres, de New-York et de Paris aussi avaient envoyé sur les lieux des correspondants spéciaux dont on attendait avec impatience les premières dépêches.

Le savant, de son côté, avait câblé à son ami Corbon télégrammes sur télégrammes. Tous étaient restés sans réponse.

Quand, ce matin-là, Lucien Montal pénétra dans le cabinet de travail du maître, il trouva celui-ci en train de garnir sa malle de voyage.

— Mon cher ami, dit le savant à son élève, vous n'avez que le temps de faire comme moi, c'est-à-dire de boucler votre valise, je vous emmène.

— Où ?

— A Batavia.

Bien, fit le jeune homme sans sourciller, je serai prêt dans une demi-heure.

Corbon, reprit le savant, n'a répondu à aucun de mes télégrammes, c'est presque alarmant, car seul un grand danger suspendu sur sa tête a pu l'empêcher de donner signe de vie. J'en veux avoir le cœur net et puis, entre nous, je ne serais pas fâché de me rendre compte par moi-même de ce qui se passe d'extraordinaire là-bas.

A ce moment un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée de l'appartement. Pol-Ranc jeta un coup d'œil rapide sur un singulier instrument placé sur son bureau, — on eût dit le cadran d'une grande boussole dont l'aiguille venait d'osciller sensiblement.

— Faites entrer cette jeune fille, dit-il à son élève.

Le cadran, une sorte de *télébiomètre* perfectionné, l'avait instantanément renseigné sur le sexe et l'âge de la personne qui venait de sonner.

Celle qui entra pouvait, en effet, avoir dix-huit ans. C'était une superbe créature aux yeux étincelants, un peu hâlée de peau, des lèvres roses, une chevelure de soie blonde, souple comme un gymnaste, et mise avec une élégance tempérée par la simplicité de la coupe et la modestie des étoffes employées.

La jeune fille se nomma : M^{me} Suzanne Corbon.

— Comment ! s'écria Pol-Ranc, les mains tendues, vous seriez cette Suzette dont mon ami me parlait si souvent jadis alors qu'elle n'était qu'une fillette de douze à treize ans et qu'elle lui écrivait de Ceylan des lettres si nostalgiques ?

— Oui, c'est moi, et voyez comme j'ai peu de chance ; à peine revenue de Ceylan où je soignais ma tante, enfin rétablie, mais qui est restée là-bas sur l'ordre du médecin, j'ai dû m'enterrer dans une pension parce qu'il a pris fantaisie à mon père de partir pour Java.

— Oui, je sais, fit Pol-Ranc un peu gêné et ne sachant s'il devait confier à la jeune fille les inquiétudes qui étaient le mobile dominant de son propre départ pour l'Extrême-Orient.

Il l'avait fait asseoir dans un fauteuil et analysait avec une curiosité tendre les traits passionnés et fiers par où s'accusait surtout la ressemblance de M^{me} Corbon avec son vieil ami.

— Votre père, risqua-t-il, vous a donné de ses nouvelles, à vous, du moins ?

— Non, il y a plus d'un mois que je ne sais rien de lui, et c'est quand j'ai appris, hier, la grande place que vous teniez dans son amitié, que j'ai songé à venir vous trouver, espérant que vous peut-être...

Voir le n° 220 du *Pays de France*.

— Je suis désolé, interrompit Pol-Ranc, mais vous me voyez logé à la même enseigne que vous... et c'est même une des raisons qui font que je me décide à partir immédiatement pour Brindisi où je prendrai le Lloyd... à destination des Indes néerlandaises.

— Une des raisons, avez-vous dit ; dois-je présumer que les graves événements dont l'île est le théâtre ne sont pas étrangers non plus à votre départ ?

— En effet, se hâta de dire Pol-Ranc avec une feinte insouciance, et la curiosité du savant certes domine dans les motifs qui me décident à partir immédiatement...

— Immédiatement, dites-vous, mais quand partez-vous ?

— Par l'express de 11 h. 30.

Suzanne Corbon avait tressailli sous l'empire d'une émotion qu'elle essayait en vain de dissimuler. Le savant physionomiste qui, depuis quelques instants, dardait sur elle son regard aigu d'augure et de liseur de pensées, lui prit la main doucement et dit :

— Je vais vous épargner la peine de poser la question ; assurez-vous, je consens à vous emmener et je prends sur moi toutes les responsabilités de votre coup de tête.

D'un élan spontané la jeune fille se jeta dans ses bras.

— Donc, reprit Pol-Ranc, c'est entendu, je serai votre chaperon, et voici votre chevalier serviteur, M. Lucien Montal, mon jeune élève et ami, qui veut bien être des nôtres.

Montal s'inclina avec correction, naïvement ravi d'être attaché à la personne d'une aussi

charmante fille, encore qu'il ne

la connût que depuis quelques minutes.

— A nous trois, conclut Pol-Ranc avec une jovialité affectée destinée à masquer ses secrètes inquiétudes, ce serait bien le diable si nous n'arrivions pas à retrouver un savant aussi considérable que Corbon et, par la même occasion, à déchiffrer le rébus impliqué dans les sinistres farces de l'*homme au cinéma*.

II

Pol-Ranc et ses deux compagnons de voyage furent, dès leur arrivée à Java, les hôtes du colonel van Heeven qui cherchait comme eux à pénétrer le mystère maléfique qui avait endeuillé son foyer. Le colonel, du reste, était sur une bonne piste, car il venait d'apprendre par un antiquaire arabe, qui avait parcouru le nord de l'île, que Rip Sing lui-même se cachait sous un déguisement à la cour du sultan de Nolang où il essayait de fomenter une émeute contre le résident hollandais. L'antiquaire ajoutait que Rip Sing était flanqué d'une sorte de vieux savant européen dont il exploitait le savoir au profit de ses visées révolutionnaires.

Pol-Ranc, à cet nouvelle, n'hésita pas.

— Nous partons immédiatement pour Nolang, déclara-t-il au colonel van Heeven.

— Et nous vous accompagnons, ma fille, son fiancé, le capitaine Fred van Herkens, et moi, répondit le colonel avec une chaleureuse véhémence.

En même temps il présentait ledit fiancé, un jeune et fringant capitaine d'artillerie. Deux jours avaient suffi à Lina van Heeven pour se lier d'amitié avec la jolie Suzanne Corbon, et Lina n'avait pas eu de peine à arracher à son père la promesse qu'on ne quitterait plus les « Parisiens » durant leur séjour dans l'île et tant que Suzanne n'aurait pas retrouvé son propre père.

Le soir même, tous les six prenaient un train rapide pour Nolang, une des grandes stations d'embranchement du chemin de fer de Batavia.

Van Ryzorg, le résident de Nolang, était un brave homme dont les moindres gestes s'inspiraient de cette devise : « Pas d'histoires. » Son apathie, sa force d'inertie étaient proverbiales et ce système lui avait réussi d'ailleurs. Son règne demeurait paisible, et lui-même se serait estimé heureux s'il ne lui eût manqué le seul bien désirable, celui sans lequel les autres n'existent pas : la santé. Empoisonné de condiments incendiaires, il digérait mal, se plaignait d'avoir dans le ventre un volcan qu'il éteignait à force d'eau glacée, laquelle lui ressortait ensuite par tous les pores, lui prêtant un air ruisselant, submergé, spongieux.

— Je vous donne carte blanche, dit-il au colonel van Heeven, certain que vous agirez de façon à ne pas nous créer d'histoires avec Makoro, le prince indigène qui est le souverain nominatif de Nolang.

— On fera pour le mieux, répondit celui-ci qui était muni des pleins pouvoirs du gouvernement général et pour qui, par conséquent, le prince et le résident lui-même étaient quantités négligeables.

Sitôt que le soleil eut sombré derrière les montagnes, le colonel, accompagné de Pol-Ranc et du capitaine Fred, se rendit au kraton (1) situé à deux kilomètres de la ville proprement dite.

Une route de montagne, en rampe douce d'abord, puis en lacets brusques, mène à la vieille citadelle. Le chemin est d'un pittoresque aimable et souriant en dépit du volcan proche. Montés sur de fringants chevaux anglais prêtés par le résident, les trois cavaliers ne mirent que quelques minutes à atteindre les derniers lacets où l's ralentirent l'allure pour laisser souffler leurs bêtes.

Juché sur un épeton schisteux à demi étaché du Séropung (2), le vieux kraton de Nolang n'est, en réalité, qu'un ensemble de temples vermoulus, de palais en ruines, d'arcs de triomphe, de constructions disparates et décrépites élevées au centre d'un superbe bois de cèdres, reliquat de forêt vierge arrosée par des eaux vives provenant du massif volcanique voisin. Au point de vue stratégique, cette forteresse, qui remonte au temps de l'occupation musulmane, est d'importance nulle avec ses remparts à demi ébranlés, et les derniers sultans l'ont si bien compris qu'ils ont transporté leur résidence dans l'intérieur de la ville, en dépit du voisinage parfois humiliant pour eux du résident hollandais.

Ayant franchi un méchant pont-levis abaissé sur un fossé bourbeux, les trois cavaliers s'arrêtèrent devant une vieille porte de fer mangée de rouille que gardait un factionnaire en sarong écarlate.

Comme aucun des deux officiers qui accompagnait Pol-Ranc n'était en uniforme, le factionnaire se borna à rectifier sa position.

— Votre chef ? demanda le colonel.

Le chef du poste, prévenu, accourut.

— Je suis le colonel van Heeven, dites au prince Makoro que le colonel, accompagné de deux amis, vient lui rendre visite au nom de S. Exc. le gouverneur général.

(A suivre.)

(1) Château fort ou citadelle.

(2) Volcan éteint depuis 1851.

URODONAL

et la Goutte

L'OPINION MÉDICALE :

Administré à l'occasion des poussées aiguës dans la goutte, l'Urodonal n'a aucun retentissement fâcheux, comme les salicylates, rien des effets dangereux, redoutables parfois, du colchique et de la colchicine. Les douleurs perdent rapidement de leur acuité et la durée même de la poussée est parfois très notablement abrégée.

Dr F. MOREL,

Médecin-major de 1^e classe en retraite, ancien Médecin des hôpitaux de la marine et des colonies.



N. B. — Etabliss^{es} Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, 1^e, 8 fr.; les 3 flaco., 1^e, 23.25

Le Martyre du Goutteux

Communications :
Académie de Médecine (10 novembre 1908).
Académie des Sciences (14 déc. 1908).

**Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Névralgies
Artério-
Sclérose**

L'URODONAL réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates).

**L'URODONAL nettoie le rein.
lave le foie et les articulations.
Il assouplit les artères et évite
l'obésité.**

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Éponge et nettoie
l'intestin,

Évite l'Appendicite
et l'Entérite,

Guérir
les Hémorroïdes,
Empêche l'excès
d'embonpoint.

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN...

Communications à l'Academie des sciences (28 juin 1909);
à l'Academie de médecine (21 décembre 1909).

Constipation
Entérite
Étouffissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en
bonne santé
prenez
chaque
soir un
comprimé de
JUBOL



Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. La boîte, 1^e, 5fr. 80. Cure intégrale (4 boîtes), 22 f. f. Env. sur le front. Pas d'envoi contre remb.^b.

L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parési par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse; s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du cylindre compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

Dr BRÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier.

FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé.

A partir de 40 ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire.

Seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Communication :
Académie de Médecine (13 juin 1910).



Spécifique des maladies de la femme

Arrête les hémorragies,
Supprime les vapeurs,
Guérit les fibromes non chirurgicaux.

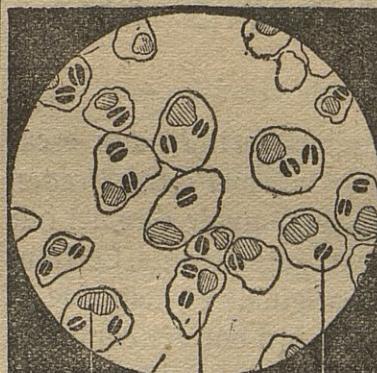
Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris. Le flacon, 1^e, 11 fr.; fl. d'essai, 1^e, 5,30.

Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs de la miction
Évite toute complication



Communication à l'Academie de médecine du 3 décembre 1912.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60; la grande boîte, franco, 11 francs. Aucun envoi contre remboursement.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le flacon, franco, 11 francs.

Brochure sur demande.



GYRALDOSE
pour les soins intimes de la femme

Exiger la forme nouvelle en comprimés,
très rationnelle et très pratique.

Etabliss^{es} Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et t^{es} pharm. La boîte, 1^e, 5fr. 30; les 4, 1^e, 20fr.; la grande boîte, 1^e, 7fr. 20; les 3, 1^e, 20 francs.



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Sauvée grâce à la GYRALDOSE

LAPOCHETTE SURPRISE

du "PAYS DE FRANCE"

5.000 Prix d'une valeur de...

50.000 fr.



Voulez-vous une pochette ?

Nous avons émis 5.000 pochettes contenant chacune un prix. Ces prix ont une valeur de 5 francs à 1.000 francs.

Nous offrons gratuitement ces pochettes à tous les lecteurs qui nous en feront la demande.

Ces pochettes sont numérotées de 1 à 5.000 et voici de quelle façon nous avons procédé pour les établir :

Nous avons, d'une part, préparé 5.000 bons correspondant aux 5.000 prix. Chacun de ces bons a été placé sous une enveloppe ordinaire ne portant aucune indication et dûment cachetée. Ces enveloppes ont été soigneusement mélangées et ensuite numérotées de 1 à 5.000. De cette façon, nous ignorons complètement ce que chacune d'elles contient.

Voulez-vous une pochette ?

Pour cela, il suffira de nous demander le numéro de la pochette que vous désirerez et si cette pochette n'a été demandée que par vous, elle

vous sera adressée immédiatement.

Toutefois, comme les 5.000 numéros des pochettes pourraient être demandés chacun plusieurs fois, nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous dire également le nombre exact de fois qu'une pochette sera demandée.

Cette question ne servirait qu'à déterminer le véritable propriétaire au cas, bien entendu, où il y aurait plusieurs demandes sur la même pochette.

Chaque lecteur pourra demander douze pochettes, une par mois ; les bons seront divisés en douze séries et numérotés de 1 à 4 ou 5 dans chaque série.

Les demandes de pochettes seront reçues, pour chaque série, jusqu'au 10 de chaque mois à partir du 1^{er} janvier 1919. Cette demande devra être faite sur le bulletin que l'on découpera dans le *Pays de France*. Ce bulletin paraîtra dans le dernier numéro de chaque mois ; on y joindra les bons correspondant à la série en cours.

Nous publierons tous les mois la liste des numéros des pochettes qui auront été attribuées, ainsi que les noms des gagnants.

A la dernière série, nous attribuerons toutes les pochettes restantes, d'abord aux concurrents qui seront seuls à avoir demandé le numéro de la pochette qu'ils ont choisie ; ensuite, à ceux qui auront dit exactement combien de fois la pochette qu'ils désirent a été demandée et, à défaut, à ceux qui auront donné le nombre se rapprochant le plus de cette question.

5.000 fr. en espèces !

LES FANIONS DU "PAYS DE FRANCE"

Une centaine de fanions destinés aux escadrilles américaines sont arrivés au *Pays de France*. Nous sommes heureux de pouvoir dire ici que tous, sans exception, sont intéressants. Certains sont d'une composition originale et heureuse et parfaitement exécutés ; les uns ont été composés par une imagination d'artiste et exécutés par des doigts n'ayant pas l'habitude de faire quotidiennement de la broderie ; les autres sont la copie de l'une ou l'autre des dix-huit maquettes que nous avons publiées et ont été exécutés par des mains accoutumées aux travaux de l'aiguille. Pas un, nous tenons à le répéter, n'est mal brodé et tous font honneur aux femmes françaises qui les ont exécutés. C'est un succès.

Nous invitons les adhérentes de la dernière heure à nous envoyer sans trop tarder leur fanion, afin que tous ceux qui nous ont été promis soient exposés, puis remis à leur destinataire.

Nous informons nos lectrices que toutes celles qui nous en feront la demande recevront une carte d'entrée à notre exposition des fanions à la galerie Georges Bernheim, rue de la Boétie, Paris.

Un certain nombre des fanions qui nous parviennent sont accompagnés de lettres destinées à l'aviateur américain à qui le jury artistique des fanions du *Pays de France* remettra le gage de sympathie reconnaissante des Françaises. Toutes sont touchantes et témoignent que nos adhérentes souhaitaient toutes des doigts de fée et, les ayant souvent, mettaient, selon leur expression, « tout leur cœur » dans l'exécution de l'oriflamme d'honneur.

Ce n'est pas sans émotion que nous avons reçu des fanions signés d'Alsaciennes-Lorraines, jadis exilées de leur pays et maintenant revenues sur le cher sol reconquis pour toujours. Et c'est avec plaisir que nous avons vu des broderies charmantes exécutées par de toutes jeunes filles.

Nos amis américains seront assurément heureux de se sentir entourés de tant de sympathie et de recevoir des mains des femmes françaises le même hommage que jadis nos aïeules brodaient pour leur père, leur frère ou leur fiancé.

CLAUDE ORCEL.

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 26 Décembre 1918 au 2^e Janvier 1919



ES débats qui avaient pour objet, à la Chambre des députés, la fixation des pensions aux victimes de la guerre, ont fourni au gouvernement l'occasion de faire connaître, le 25 décembre, le total des pertes de notre armée depuis le début des hostilités jusqu'au 1^{er} novembre 1918. C'est avec une respectueuse émotion que nous reproduisons les chiffres fournis par notre ministère de la guerre. L'agression de l'Allemagne a coûté à la France : 31.300 officiers et 1.040.000 hommes de troupes décédés ; 3.000 officiers et 311.000 hommes de troupe disparus. Saluons bien bas la mémoire de tant de braves qui ont donné leur vie pour le salut de notre pays et dont le dévouement a enchaîné la victoire à nos drapeaux. On comptait en outre, au 1^{er} novembre, 8.300 officiers et 438.000 hommes de troupe pensionniers ; il y avait 76.000 pensionnés et 2.618.000 hommes réformés.

M. Clemenceau obtint une énorme majorité ce jour-là, pendant que M. Lloyd George triomphait aux élections anglaises.

L'Emprunt de la Libération a donné des résultats qu'aucun autre n'avait encore donnés : le capital souscrit en France et dans les colonies dépasse 30 milliards, dont 21 et demi d'argent nouveau.

En Angleterre, les élections à la Chambre des Communes, sur lesquelles les adversaires de M. Lloyd George fondaient autant d'espérances que les ennemis de l'Entente, ont eu lieu le 14 décembre, mais les résultats complets n'en ont été connus que le 29. Deux faits donnaient à ces élections un caractère particulier : le droit de vote avait été considérablement étendu et, pour la première fois, il était accordé aux femmes. Plusieurs sièges étaient brigués par des candidats féminins. Elles ont été un triomphe pour M. Lloyd George et les candidats qui se réclamaient de sa politique ; elles assurent au grand « Premier » dans le nouveau Parlement une majorité de près de cinq contre un : tous les candidats ayant manifesté au cours de la guerre des tendances pacifistes ont été battus. Une seule femme, la comtesse Markiewicz, candidat sinn-feiner, a été élue à Dublin : c'est la première femme qui obtient un mandat législatif. Ces élections sont significatives de la résolution qui anime le peuple anglais de poursuivre jusqu'au bout la politique, instaurée par M. Lloyd George, d'énergie envers l'Allemagne et ses complices. Si elles ont déçu bien des espérances en Angleterre, il n'est pas douteux qu'elles ont été aussi une déception pour certains cercles de Berlin et de Vienne.

Il existait depuis quelques semaines entre les alliés et la Hollande une « question de l'Escaut ». Le gouvernement hollandais ayant, à la suite de l'armistice, accordé aux troupes allemandes l'autorisation de traverser, avec armes et bagages, sa province du Limbourg pour évacuer le territoire belge, les gouvernements britannique et belge réclamaient un traitement analogue : le premier désirait pouvoir ravitailler par l'Escaut, dont les bouches s'ouvrent en territoire hollandais, ses armées d'occupation en Allemagne. Cette question vient de recevoir, le 31 décembre, une solution favorable aux alliés : ces derniers pourront emprunter les cours d'eau hollandais pour leur transit, pourvu qu'il se fasse sous pavillon commercial.

Pour la première fois depuis 53 mois, un train a quitté, le 27 décembre, Paris pour Bruxelles. C'est un événement qu'il était intéressant de signaler. Ce train emportait plus de mille personnes, des fonctionnaires belges allant rejoindre leurs postes d'avant-guerre : l'itinéraire n'est pas direct : il passait par Calais, Bruges et Gand et le trajet a duré plus de 27 heures, mais aucun des voyageurs, certainement, ne s'est plaint de la longueur du parcours. Signalons encore la reprise des relations télégraphiques entre Paris et Bruxelles, momentanément assurées par T. S. F. Les premiers radiotélégrammes ont été échangés dans d'excellentes conditions, le 27. On ne tardera pas à assurer le transport, au moyen d'avions, des correspondances postales entre Paris, Bruxelles et Londres.

Pendant que l'amirauté britannique continue à nous envoyer ceux des sous-marins allemands qui doivent être internés dans nos ports, et dont trois sont arrivés à Brest, le capitaine Persius donne, dans le *Berliner Tageblatt*, des renseignements intéressants sur les résultats pour l'Allemagne de la guerre sous-marine : il révèle dans ce journal que nos ennemis ont perdu : en 1914, 5 sous-marins ; en 1915, 20 ; en 1916, 25 et en 1917 et jusqu'au 1^{er} février 1918, 68, soit, à cette date, 118. Faisons remar-

quer que l'amirauté britannique, dont les listes sont aussi bien tenues que celles du capitaine Persius, a annoncé la destruction ou la capture de 160 sous-marins boches pendant toute la durée de la guerre. Quoi qu'il en soit, le personnel de ces bateaux était de plus en plus désillusionné sur le peu de rendement de la campagne sous-marine et se voyait contraint d'avouer que, sur 98 navires rencontrés au large au début de 1918, 8 seulement, dont un voilier, avaient été coulés. Cette guerre spéciale avait, comme l'autre, cessé d'être fraîche et joyeuse.

La situation en Allemagne, après avoir passé par les péripéties les plus déconcertantes, semble tendre à la stabilisation. On annonçait, le 29 décembre, que le gouvernement d'Ebert, qui a failli à plusieurs reprises sombrer sous les coups des spartaciens et des bolchevistes, venait de reprendre le dessus, grâce à l'élimination de ses trois membres ultra-extrémistes : Haase, Dittmann et Barth, remplacés par Noske, Löbe et Wissel, majoritaires de la nuance Scheidemann. Le nouveau directoire, qui ne comprend que Ebert et Scheidemann avec ces trois personnalités, serait disposé à un rapprochement avec le parti conservateur dont il escompte l'appui éventuel contre les groupements anarchistes. En somme, dans le gouvernement reconstitué, l'instinct gouvernemental semble devoir l'emporter sur les appétits révolutionnaires.

L'aviation n'entend pas replier ses ailes parce que l'on va signer la paix : de toutes parts se produisent des essais d'utilisation des avions pour des missions commerciales ou scientifiques. Un « Handley-Page », portant 15 passagers, a entrepris le voyage Londres-Indes anglaises par la Sicile, Malte, Le Caire. Le 13 décembre arrivait à Delhi, venant du Caire par Damas, Bagdad, Calcutta et ayant fait 5.202 kilomètres, un des appareils qui ont pris part aux opérations en Palestine. Enfin, les essais de la traversée France-Maroc en 11 heures de vol ont commencé le 25 décembre : la première étape Toulouse, Perpignan, Barcelone (400 kilomètres) a été couverte en deux heures vingt minutes.



LES BOUCHES DE L'ESCAUT.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL CARON

Le général Caron (Alphonse-Edouard) est né le 11 février 1862 à Mansle (Charente) et a été élevé aux environs de Saint-Quentin où, enfant, il vit l'invasion des Allemands et d'où, général, il devait contribuer à les chasser.

Entré à l'Ecole polytechnique en 1881, la guerre le trouva colonel d'artillerie à l'inspection technique de l'aéronautique.

En septembre 1914, il commande l'artillerie du 16^e corps et, à la suite des héroïques combats de l'Yser, il est, le 20 novembre, nommé général de brigade.

En 1916, à la tête d'une brigade d'infanterie, il prend part à la défense de Verdun. En 1917, il commande la 165^e division, il est à la bataille de l'Aisne, puis reprend Beaumont (est de Verdun) faisant 1.600 prisonniers, ce qui lui vaut une brillante citation datée du 10 septembre 1917.

Le 11 juin 1918, toujours à la tête de la « division du Camp de César », il reprend Belloy, faisant plus de mille prisonniers, succès d'une importance toute particulière en ces jours difficiles.

A partir d'août, il prend part aux combats victorieux, ses trois régiments obtiennent la fourragère aux couleurs de la médaille militaire, lui-même est nommé commandeur de la Légion d'honneur avec cette citation : « Remarquable commandant de division d'infanterie qui a obtenu de son unité un superbe effort tant dans la contre-offensive du 11 juin que lors des opérations du 10 au 22 août. S'est emparé, le 11 juin, de positions fortement organisées, faisant de nombreux prisonniers, capturant plusieurs batteries ; a réussi, le 16 août, par une action personnelle énergique, continue, de jour et de nuit, à conquérir un bois solidement défendu, dont l'enlèvement a été capital pour le développement de la manœuvre offensive. »

Le 11 décembre 1918 la 165^e division et son général ont la joie de franchir le Rhin à Mayence. En tête, avec le 287^e d'infanterie, régiment de Saint-Quentin, passe le général Caron.

Des bateaux pour faire vivre la France

La guerre est gagnée, et magnifiquement gagnée.

L'Allemagne est tombée rudement sur les deux genoux et elle a dû crier grâce sans noblesse, perdant tout, livrant tout.

A cette victoire dont la puissance et l'universalité sont vraiment sans précédent au cours de l'histoire, même en ces temps épiques où Rome, à la troisième reprise, terrassa Carthage, — la marine a pris une part capitale.

Bloquant, combattant, charroyant personnel et matériel, la marine, rarement à la gloire et toujours à l'honneur et au péril, a réellement été l'artisan puissant du triomphe final.

Elle a vaincu.

Maintenant son rôle change, ou plutôt il se transforme comme expression, sinon comme fait. Après nous avoir empêchés de mourir, la marine doit nous faire vivre.

Instrument nécessaire de la guerre, elle devient l'instrument nécessaire de la paix.

Où en est donc notre marine marchande ?

Elle est dans la situation peu attrayante d'une personne dont on parle beaucoup et de tous les côtés, sans très bien savoir ni ce qu'elle a, ni ce qu'elle n'a pas, ni ce dont elle souffre, ni ce qu'elle demande. On sait seulement qu'elle est sortie assez atteinte de la guerre, et que plusieurs médecins, dont quelques empiriques, lui offrent ou lui imposent leurs consultations, leurs conseils et leurs soins.

On sait même dans le public que ces médecins ne sont point d'accord entre eux ; et pendant qu'ils discutent, la France entière, sous le nom de trice des transports, souffre d'un péril plus aigu peut-être en ce temps d'armistice que précédemment.

Je n'ai nullement l'intention ici de m'immiscer dans le débat médical ; mais le moment est peut-être venu de faire le portrait de la malade, — car la marine marchande nationale est vraiment malade. Et même une malade qui est intéressante au suprême degré pour les gens de l'intérieur, lesquels sans peut-être jamais avoir vu, sans peut-être devoir jamais voir la mer pour bon nombre d'entre eux, vivent cependant du commerce de mer, et vivent bien ou mal, selon que ce commerce marche peu, prou ou pas du tout.

Il faut, pour commencer, rappeler que la marine marchande de tous les peuples, aussi bien des neutres que des belligérants, a été terriblement éprouvée au cours de la guerre. L'année 1918 ne peut encore fournir de chiffres absolument précis et vérifiés. Mais on sait déjà que de 1914 à 1917, soit en quatre années, les marines marchandes des seize principales nations maritimes ont perdu 9.537.327 tonnes de navires, chiffre énorme, et encore s'agit-il des seuls vapeurs.

L'Angleterre vient en tête naturellement avec 5.545.749 tonnes, plus de la moitié de la perte générale.

Mais c'est la Norvège, pays neutre, qui arrive en seconde ligne avec 1.085.135 tonnes. La France arrive au troisième rang avec 603.530 tonnes, puis l'Italie avec 433.834, les Etats-Unis avec 386.472, l'Allemagne avec 271.774, le Danemark avec 235.652, la Grèce avec 235.533, le Japon avec 225.516, la Hollande avec 208.761, la Suède avec 198.910, l'Espagne avec 106.354, la Russie avec 103.537. Trois Etats enfin se maintiennent au-dessous de 100.000 tonnes : la Belgique avec 54.008, la Turquie avec 47.902 et l'Autriche, bonne dernière dans cette tragique course aux destructions, avec 23.082.

Ces chiffres, — il faut le noter, — représentent les seules destructions en effet, car le tonnage saisi est exclu de cette liste que l'on peut appeler : bilan de pertes sèches sans profit pour personne.

Une seule nation a profité de la guerre au point de vue de la marine marchande : c'est l'Allemagne qui, dans le silence de ses chantiers bloqués, a travaillé avec acharnement et, en prévision de l'après-guerre, a préparé une flotte de commerce double de celle, déjà forte, qu'elle possédait au temps de paix. Et le prince Lichnowsky a pu dire récemment : « Nous avons bâti pendant la guerre une flotte marchande pour reprendre immédiatement notre exportation. »

Et pendant ce temps alliés et neutres comptent leurs pertes si cruelles.

De cette diminution redoutable du tonnage mondial, c'est-à-dire par conséquent des transports mondiaux, la France a une grosse part.

Constatation d'autant plus regrettable que la flotte marchande française avant la guerre était déjà, et à juste titre, considérée comme insuffisante pour les besoins nationaux. En effet, en 1914, au moment où éclatèrent les hostilités, la France possédait 1.861.333 tonnes de vapeurs ; en

ayant perdu 603.530 tonnes, c'est donc le tiers de sa flotte de vapeurs qui a disparu.

Au titre statistique, voici le tableau de répartition qui a été établi par un spécialiste, notre confrère A. Rousseau, lequel a eu l'heureuse pensée de récapituler les pertes françaises depuis 1911. Ainsi apparaît clairement à tous les yeux la différence énorme existant entre les pertes ordinaires, dues en temps de paix d'une manière malheureusement normale à la « fortune de la mer », et les pertes dues à l'organisation de la guerre sous-marine par les Allemands.

Années	Nombre de vapeurs perdus	Chiffre du tonnage
1911	25	46.976 tonnes.
1912	20	26.401 —
1913	15	22.719 —
1914	11	13.189 —
1915	43	106.637 —
1916	60	155.506 —
1917	132	328.198 —

Comme je le disais plus haut, les chiffres de l'année 1918 ne peuvent encore être établis. Mais on sait déjà par les statistiques mensuelles que, au contraire de l'année 1917 au cours de laquelle, en avril principalement, nous connûmes des heures si cruelles, l'année 1918 a été marquée par une décroissance constante des pertes. La défensive sous-marine a permis, par ses progrès, de remporter des succès appréciables et de réaliser sur le bilan de l'année précédente des gains précieux : par exemple dans le second trimestre 1918 cette diminution a été de 16 %.

Mais, d'autre part, si aux chiffres donnés plus haut on substitue la comparaison des pourcentages, la position de la marine française apparaît sous un jour fort inquiétant. En effet, malgré le gros chiffre de ses pertes : 5.545.749 tonnes, l'Angleterre, — avec sa flotte approchant au total de 20 millions de tonnes, — n'a perdu que 28 % de son tonnage, au lieu que la France perd 32 %.

Chose à signaler : c'est la marine neutre de Norvège qui a le plus cruellement souffert à proportion ; elle a perdu plus de la moitié de son tonnage : 56 %, chiffre formidable.

Fait curieux, le belligérant le plus éprouvé est la Turquie, perdant 41 % de son tonnage. Ensuite viennent la France avec 32 %, le neutre Danemark avec 31 %, l'Italie avec 30 %. L'Autriche n'a perdu que 2 %.

Alors ?

Alors, de ces faits s'impose une constatation : la France, malgré les nécessités de son importation et les exigences de son exportation, a perdu 1 tonne sur 3, un tiers de son tonnage lequel, ayant la guerre, ne lui suffisait déjà pas.

En effet comment oublierions-nous qu'avant la guerre l'industrie et le commerce de la France payaient chaque jour plus d'un million aux marines de commerce étrangères pour les rémunérer de leurs bons offices. Plus de quatre cents millions par an sortaient de nos poches pour solder des transports exécutés sous pavillon étranger ; et ces millions qui s'exportaient de France, au lieu de rester entre Français — comme il fut advenu si nous les avions versés à des navires français, — s'en venaient, avant toute opération commerciale, grever lourdement budget public et budgets privés. Aussi vous vous souvenez que, en ce temps-là déjà, on se plaignait de la vie chère : « Comme tout augmente ! » disait-on sans penser ou sans vouloir penser que la faiblesse de notre marine marchande était l'une des causes essentielles de cette augmentation générale.

Aujourd'hui il faut par conséquent agir avec d'autant plus d'énergie que nous avons perdu un tiers du TONNAGE INSUFFISANT d'avant-guerre. Il faut rattraper ce tiers ; il faut à cette flotte reconstituée ajouter, superposer une flotte neuve.

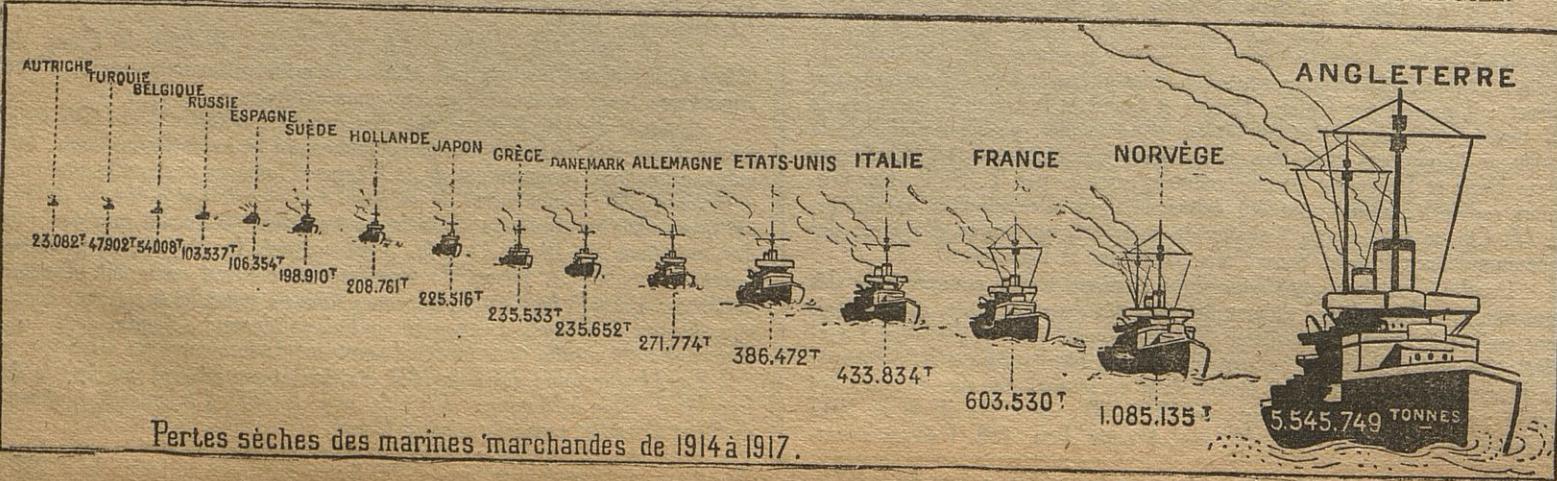
Double tâche donc : nous remettre en l'état maritime d'avant-guerre (et sur notre flotte survivante il y aura bien des remplacements à faire, car combien de ces bateaux sont usés, à bout de souffle comme coque et comme machines !) ; nous mettre dans l'état maritime qu'exige la paix et que réclame impérieusement notre situation dans le monde.

C'est la marine qui a permis de sauver la patrie.

C'est la marine qui seule permettra de tirer de la victoire si durement conquise, si chèrement achetée, les fruits magnifiques auxquels nous avons droit.

Il nous faut des bateaux, des marins, il nous faut inviter les capitaux français à soutenir les entreprises maritimes françaises : c'est de l'égoïsme bien entendu, car la nation française sera en paix, comme elle le fut en guerre, étroitement solidaire de sa marine.

GEORGES-G. TOUDOUZE.



LE RETOUR EN FRANCE DES PRISONNIERS CIVILS



Les camps de prisonniers civils, dans lesquels de malheureux Français, arrachés contre tout droit à leurs foyers, subissaient, depuis de longs mois, de la part des Boches les plus odieux traitements, se vident peu à peu. Nos compatriotes, jetés sans ressources sur les grandes routes, dénués de tout, rentrent en France comme ils peuvent. En voici qui reviennent dans leur pays bouleversé de fond en comble par la rage dévastatrice des Boches.



Ici, ce sont de tout jeunes gens, presque des enfants, que les Allemands avaient eu la cruauté de déporter et qui reviennent dans leur village, dont les barbares n'ont pas laissé une seule maison intacte. Leur joie de se retrouver sur le sol natal, même couvert de ruines, se lit sur leurs visages émaciés par les privations. Ils ont entassé leurs mauvaises hardes sur une carriole qu'ils tirent tous ensemble au moyen d'une corde.

Après le Boche chassons la Tuberculose

La tuberculose est un fléau qui croît tous les jours. Le professeur Landouzy en avait signalé la marche ascendante en des termes impressionnantes, appuyés sur une documentation véritablement saisissante. Malgré les efforts que l'on avait faits jusqu'ici pour barrer la route à cette mort sournoise qui fauche chaque année près de 100.000 existences en France, soit environ une toutes les six minutes, il est clair que la « peste blanche », comme l'appellent nos amis américains, continue son œuvre dévastatrice et accroît chaque jour le champ de ses désastres.

On n'est pas trop de deux et même de plusieurs pour lutter contre un fléau pareil ; c'est ce qu'avec leur prévoyance et leur affection profonde ont compris nos nouveaux alliés, nos amis de toujours : les Américains. Nos statistiques de mortalité tuberculeuse les ont douloureusement surpris et effrayés. Eux qui, depuis de longues années, ont engagé dans le vaste territoire de leur république une lutte scientifique et organisée contre la tuberculose, ont voulu nous apporter les résultats qu'ils ont acquis.

Au cours de l'hiver 1916, la Fondation Rockefeller, dont on connaît le but essentiellement humanitaire, décida de procéder à une enquête sur place et, selon les résultats qu'elle apporterait, de nous offrir immédiatement et sans réserve tout le concours de ses savants et tous les secours matériels qui seraient nécessaires. Sans retard, le Dr Biggs, commissaire du département de la santé publique de l'Etat de New-York, débarquait en France et procédait à une enquête. Elle lui révéla que le mal était réellement aussi profond qu'on le disait. Elle lui permit aussi de poser le principe auprès du gouvernement français, qui l'accepta, d'une coopération de la Fondation Rockefeller pour seconder les efforts déjà entrepris par le département de l'hygiène et de l'assistance publique au ministère de l'intérieur, sous la direction de M. Brisac.

Le Dr Biggs rapporta à la « Rockefeller Foundation » un rapport qui décida celle-ci à une action immédiate. D'accord avec la Croix-Rouge américaine, la « Rockefeller Foundation » envoya en France, avec l'assentiment du gouvernement des Etats-Unis, une seconde mission. Elle était dirigée par le Dr Livingston Farrand, président de l'Université de Colorado, ancien secrétaire de l'Association nationale des Etats-Unis pour l'étude et la prévention de la tuberculose, et se composait, avec lui, du professeur Selskar M. Gunn, de l'Institut technologique de Boston, secrétaire de l'Association pour l'hygiène publique américaine, un des premiers experts d'outre-Atlantique dans les problèmes de l'éducation populaire ; du Dr J.-A. Miller, professeur de clinique médicale à l'Université Columbia de New-York, spécialiste réputé en physiologie, organisateur et président de l'Association de clinique des tuberculeux de l'Etat de New-York ; de M. Homer Folks, directeur du « Department of General Relief », de la Croix-Rouge américaine.

Cette mission, à laquelle devait bientôt se joindre le Dr Wyatt,

1^o Soigner les malades ;

2^o Sauvegarder les organismes sains, d'abord par la prophylaxie médicale, ensuite par l'éducation populaire, c'est-à-dire en faisant connaître au public, aux enfants comme aux grandes personnes, ce qu'était la



CAUSERIE FAITE AUX ENFANTS D'UNE ÉCOLE DE DREUX.

tuberculose, comment on la contractait, quels étaient les signes précurseurs de cette maladie et surtout comment on pouvait éviter d'en devenir la proie.

Le professeur Livingston Farrand a bien voulu nous dire, pour le *Pays de France*, deux mots sur l'œuvre qu'il a l'honneur de présider si activement :

— Guérir les malades ? Certes, c'est un de nos buts, mais surtout nous voulons essayer d'empêcher que les corps encore sains ne prennent le mal. Améliorer un malade, le guérir parfois, c'est bien ; mais préserver du fléau tous ceux qui allaient en être inévitablement la proie, c'est mieux. Faire de la prophylaxie, organiser en France une véritable œuvre de protection contre la tuberculose humaine, tel est notre but.

» Il y a une vingtaine d'années que nous menons la lutte contre la tuberculose en Amérique et nous la menons activement, de toutes nos forces. Nous avons acquis des résultats ; la tuberculose fait aujourd'hui environ deux fois moins de victimes dans les Etats-Unis d'Amérique qu'il y a un quart de siècle ; l'expérience que nous avons acquise au cours de cette longue lutte d'assainissement, nous venons vous l'offrir.

» Afin de ménager vos habitudes, vos méthodes et votre température, nous n'avons pas voulu nous lancer du premier coup dans l'application généralisée de notre plan. Nous avons d'abord choisi un champ d'expériences divisé en deux secteurs. Le premier dans une grande ville, l'autre dans une région rurale. La grande ville, ce fut Paris. Après de multiples



LEÇON DE BAIN ET DE PROPRETÉ DONNÉE À DES FILlettes.

SPÉCIMENS DE CARTES POSTALES DE PROPAGANDE POUR LA LUTTE CONTRE LA TUBERCULOSE, ÉDITÉES PAR LA COMMISSION AMÉRICAINE.



entreprit son action aussitôt. Il ne s'agissait pas de venir apprendre aux savants français telle ou telle méthode pour combattre un mal qu'ils connaissent. Il s'agissait de mettre à leur disposition, à la disposition du gouvernement, à la disposition de la France entière, l'aide qu'une expérience de plusieurs années devait rendre particulièrement précieuse. En un mot, la mission médicale de la Fondation Rockefeller venait contracter l'alliance des forces scientifiques franco-américaines contre la



observations, nous avons choisi le XIX^e arrondissement. Il est très populeux ; des gens de condition modeste l'habitent ; les conditions d'hygiène y sont plus difficilement réalisées et, quant à la lutte antituberculeuse, elle était embryonnaire dans cet arrondissement. Nous y avons créé quatre dispensaires dont trois fonctionnent à l'heure actuelle et dont le quatrième ouvrira incessamment.

» En Eure-et-Loir, avec Chartres comme

taires d'où nos automobiles médicales peuvent rayonner sur les villages avoisinants : ce fut notre deuxième secteur expérimental.

Chacun de nos dispensaires, tant à Paris qu'en province, possède un organe qui lui est particulier, c'est l'infirmière-visiteuse. Noble mission que la sienne. Elle parcourt le secteur du dispensaire ; non seulement elle recherche les tuberculeux, mais elle prend surtout contact avec leur entourage, se fait désigner leur famille, leurs amis, leurs voisins, les invite à se rendre au dispensaire où un examen approfondi permettra aux médecins spécialistes, qui y opèrent tous les jours, de prendre des mesures immédiates qui juguleront un mal dont on percevait les signes avant-coureurs. Et il est évident que ceci est capital ; soustraire au mal tout le terrain possible, c'est la meilleure façon de combattre la tuberculose et de rétrécir peu à peu ses frontières.

À peine arrivé dans le dispensaire, le malade subit un examen complet et minutieux ; il est longuement ausculté. Un laryngologue inspecte avec minutie sa gorge ; puis des fiches sont établies qui mentionnent à la fois et le diagnostic actuel et les antécédents du malade. Cet examen permet de procéder à son classement.

Les cas légers sont soignés au dispensaire où traitement, médicaments et même secours leur sont assurés gratuitement. Les malades que l'on juge améliorables ou guérissables, mais dont l'état nécessite la cessation du travail et un traitement plus prolongé, sont dirigés sur le sanatorium. Enfin, pour les cas aigus, des lits sont mis à la disposition de la Commission antituberculeuse américaine dans les différents hôpitaux. »

Telle est l'organisation décrite par le professeur Farrand. C'est M. le professeur Selskar M. Gunn qui dirige à la Commission antituberculeuse américaine en France le département de la propagande. Cette campagne d'éducation populaire contre la tuberculose menée par la « Rockefeller Foundation » se double et s'accompagne d'une campagne pour l'hygiène infantile organisée par la Croix-Rouge américaine (bureau des enfants). Ces deux actions, combinées et connexes, s'effectuent suivant trois directives générales :

1^o Préparation de publications et de brochures diverses ;

2^o Expositions ambulantes avec conférences ;

3^o Campagnes de presse.

Cela est moins facile qu'on le croit. Le public français n'est pas le public américain. Il y a entre les deux races une différence de psychologie dont il faut tenir compte. Il a fallu étudier le problème et adapter au tempérament français des méthodes de réclame, de publicité, de diffusion déjà utilisées avec succès en Amérique. On a résolu la difficulté. A l'heure actuelle, des brochures, joignant à un attrait indiscutable un enseignement frappant et des conseils précieux, vont être distribuées dans les hôpitaux américains et dans les dispensaires créés par la Fondation Rockefeller. On en répandra aussi dans les cliniques d'enfants, dans les crèches et, en général, dans toutes les sociétés ou institutions s'occupant des enfants.

Il est inutile de souligner le puissant intérêt du concours de la presse. Aucun journal ne refusera de devenir l'auxiliaire des missionnaires américains dans leur croisade contre la tuberculose. Ils seront l'appui moral indispensable qui préparera largement le terrain, propagera la bonne parole et réveillera les énergies et les initiatives.

Enfin, pour compléter cette action de propagande hygiénique, fonctionnent des expositions ambulantes avec conférences.

C'est une innovation en France et particulièrement en ce qui concerne la lutte contre la tuberculose et la mortalité infantile. C'est par camions automobiles que cette exposition se promène de ville en ville ou de village en village. Un fourrier la précède, c'est le « manager » qui recherche le local ou les locaux où s'installera l'exposition de fortune, fait toutes les démarches auprès des pouvoirs publics pour obtenir toutes les autorisations nécessaires et enfin demande aux journaux locaux tout leur concours pour l'œuvre humanitaire qui doit s'accomplir.

L'exposition est pourvue d'un cinématographe portatif. C'est dans un camion automobile que nous trouverons le moteur et la dynamo nécessaires pour produire le courant électrique qui éclairera à la fois l'exposition et permettra la projection des films.

Jusqu'à présent, les villes où nos amis américains ont donné leurs conférences d'hygiène ont vu se dérouler à cette occasion de grandioses manifestations : préfets, sous-préfets, maires, sommets médicaux, politiques et même religieuses ont toujours tenu à honneur de recevoir dignement ces propagandistes zélés et appuyer leur œuvre de toute leur autorité.

A ce jour, l'Ille-et-Vilaine, le Finistère, la Loire-Inférieure, l'Eure-et-Loir, l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Cher et l'Allier ont vu ou voient encore circuler les expositions ambulantes.

Des milliers d'enfants, d'hommes, de femmes ont assisté avec fruit aux conférences au cours desquelles on leur a distribué des brochures, des plaquettes et des cartes postales qui concourent toutes au même but : mettre les Français, petits et grands, en garde contre le fléau tuberculeux et la mortalité infantile.

Trois équipes de propagande existent actuellement. Deux ou trois autres fonctionneront sous peu.

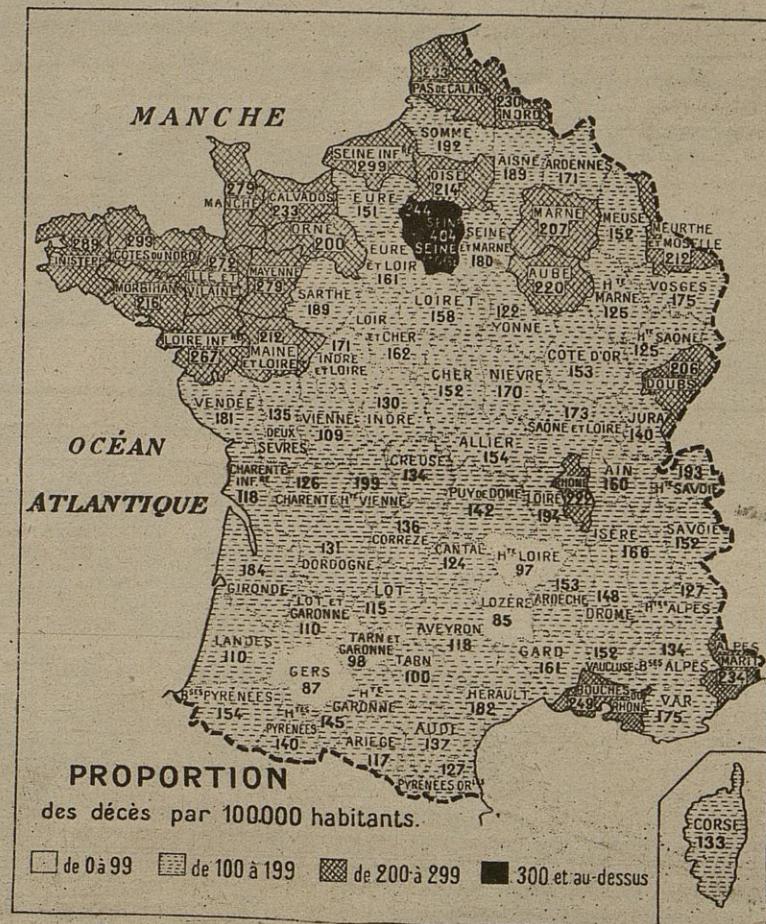
Tous les départements de France, surtout ceux où la tuberculose exerce le plus de ravages, seront visités par la « Mission américaine ». Aux enfants, aux femmes, aux hommes qui reviennent de la guerre, les conférenciers expliqueront, et les images cinématographiques illustreront leurs paroles, comment on peut lutter contre la tuberculose et la vaincre. Les savants français ont étudié à fond le mal terrible : il s'agit maintenant de mettre en pratique les théories sorties du laboratoire ou de la clinique ; tout le monde doit prendre part à la bataille. La « Mission américaine » fournit le plan et les armes ; le fléau, qui ravage notre pays et dont la guerre a encore augmenté l'activité, doit reculer devant les efforts coalisés.

Des affiches, parfois énormes, toujours parlantes sont apposées partout où doit se rendre la « Mission ». Elles obtiennent le plus vif succès.

Telle est, très sommairement exposée, l'œuvre magnifique que vient accomplir chez nous la *Commission for the Prevention of Tuberculosis in France*, envoyée par la

Fondation Rockefeller et fraternellement appuyée par la Croix-Rouge américaine.

C'est avec émotion et gratitude que nous saluons ces pionniers de l'hygiène qui viennent sauver nos enfants et nos hommes. Menée avec cœur et décision, l'offensive contre la « peste blanche » réussira. Et nous devons aux Américains une double reconnaissance, puisqu'ils nous auront aidés à chasser de France ces deux fléaux : le Boche et la tuberculose.



CARTE DE LA MORTALITÉ PAR TUBERCULOSE EN FRANCE PENDANT L'ANNÉE 1913.



De gauche à droite : Assis : MM. HOMER FOLKS, Dr FARRAND, Dr A. MILLER. Debout : MM. G. PLACE, le prof SELSKAR M. GUNN, Dr CHAS. WHITE, Dr A. BRUNO.

Fondation Rockefeller et fraternellement appuyée par la Croix-Rouge américaine.

C'est avec émotion et gratitude que nous saluons ces pionniers de l'hygiène qui viennent sauver nos enfants et nos hommes. Menée avec cœur et décision, l'offensive contre la « peste blanche » réussira. Et nous devons aux Américains une double reconnaissance, puisqu'ils nous auront aidés à chasser de France ces deux fléaux : le Boche et la tuberculose.

LE PRÉSIDENT WILSON FÊTE LA NOËL AU MILIEU DES TROUPES AMÉRICAINES



C'est aux cantonnements de l'armée américaine, parmi les troupes, que le président Wilson a voulu passer les fêtes de Noël. Son voyage n'a été qu'une longue suite d'ovations. A Chaumont, où il s'est rendu en premier lieu, il a été reçu à l'Hôtel de Ville par les autorités françaises de la région ; c'est à la sortie de cette réception que cette photographie a été prise : une musique militaire américaine se fait entendre au moment où le président (+) paraît sur le perron. De Chaumont le président est allé à Langres, où il passa en revue un certain nombre de régiments. Ensuite il s'est rendu à Montigny-le-Roi, où la photographie qui forme le médaillon a été prise pendant qu'il déjeunait parmi les troupes, heureuses de sa présence : le président a à sa droite le général Pershing et Mme Wilson.

LONDRES FÊTE LA VISITE DU PRÉSIDENT WILSON

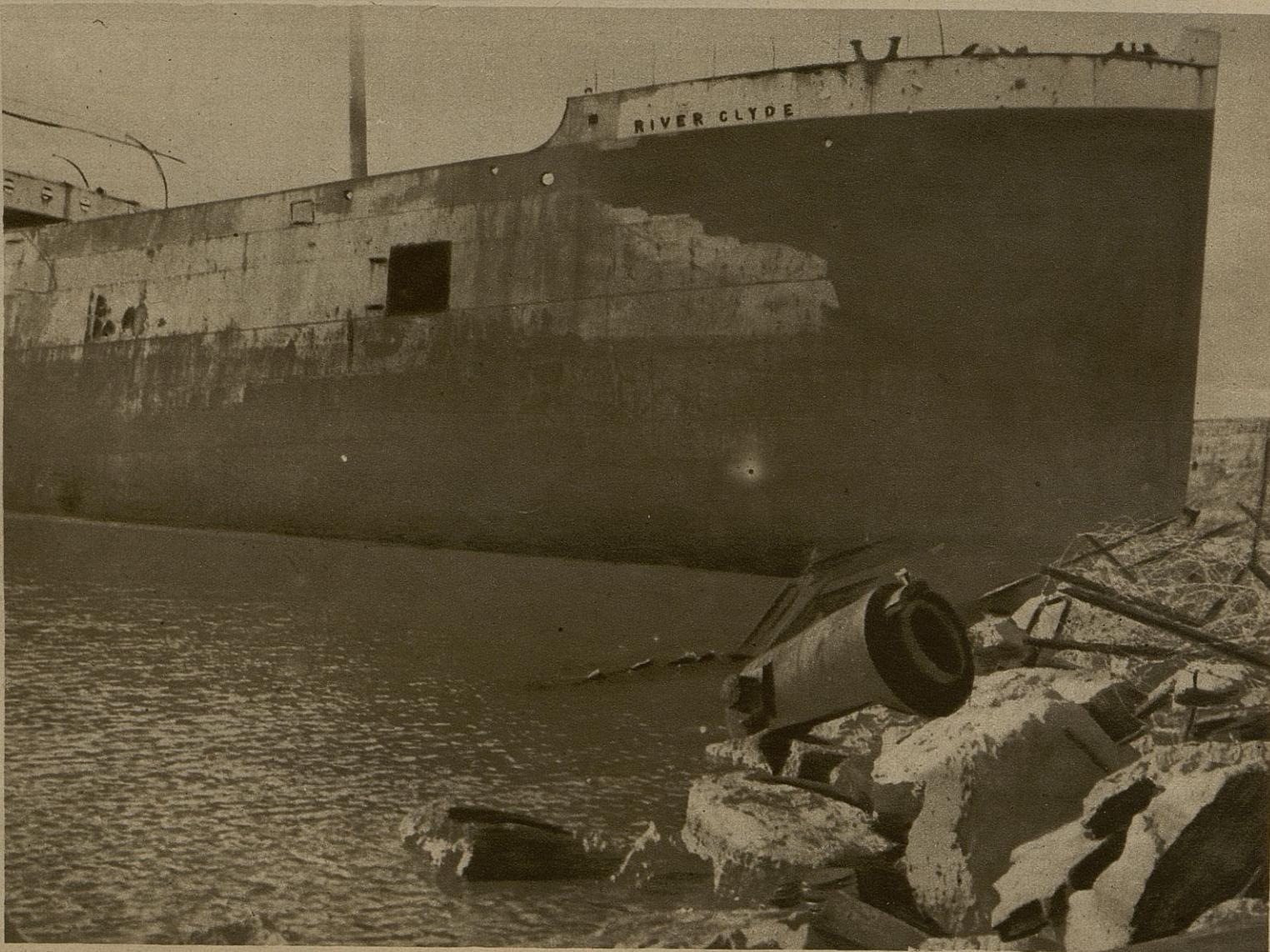


Le peuple anglais a fêté, le 26 décembre, l'arrivée à Londres du président Wilson avec un enthousiasme qui a dépassé toutes prévisions. Voici quelques scènes vues ce jour-là. En haut, à gauche, des officiers de marine américains, à un balcon, jettent des fleurs au cortège officiel ; à droite, c'est la réception du président à Douvres par le duc de Connaught. En bas, la reine et Mme Wilson, le président et le roi conduits au palais de Buckingham. Dans le médaillon, des soldats américains, pour honorer l'armée britannique, ont revêtu des uniformes.

LES CUIRASSÉS FRANÇAIS DEVANT CONSTANTINOPLE

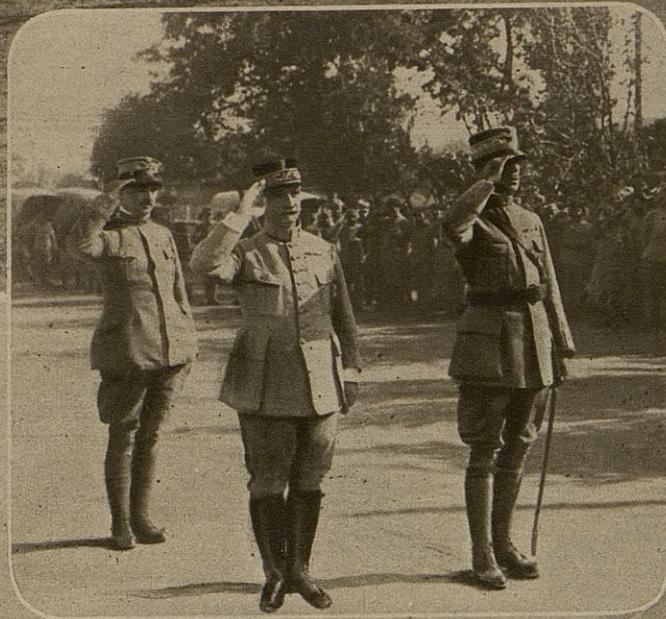


Par suite de la capitulation de la Turquie, une flotte alliée a franchi les Dardanelles, est entrée dans le Bosphore et a envoyé des détachements dans différents ports de la mer Noire, où la présence de forces navales était jugée nécessaire. L'arrivée de nos cuirassés à Constantinople, que représente cette photographie, a impressionné tout particulièrement les Turcs dont beaucoup probablement ne se faisaient pas une idée très exacte de la puissance de l'Entente.



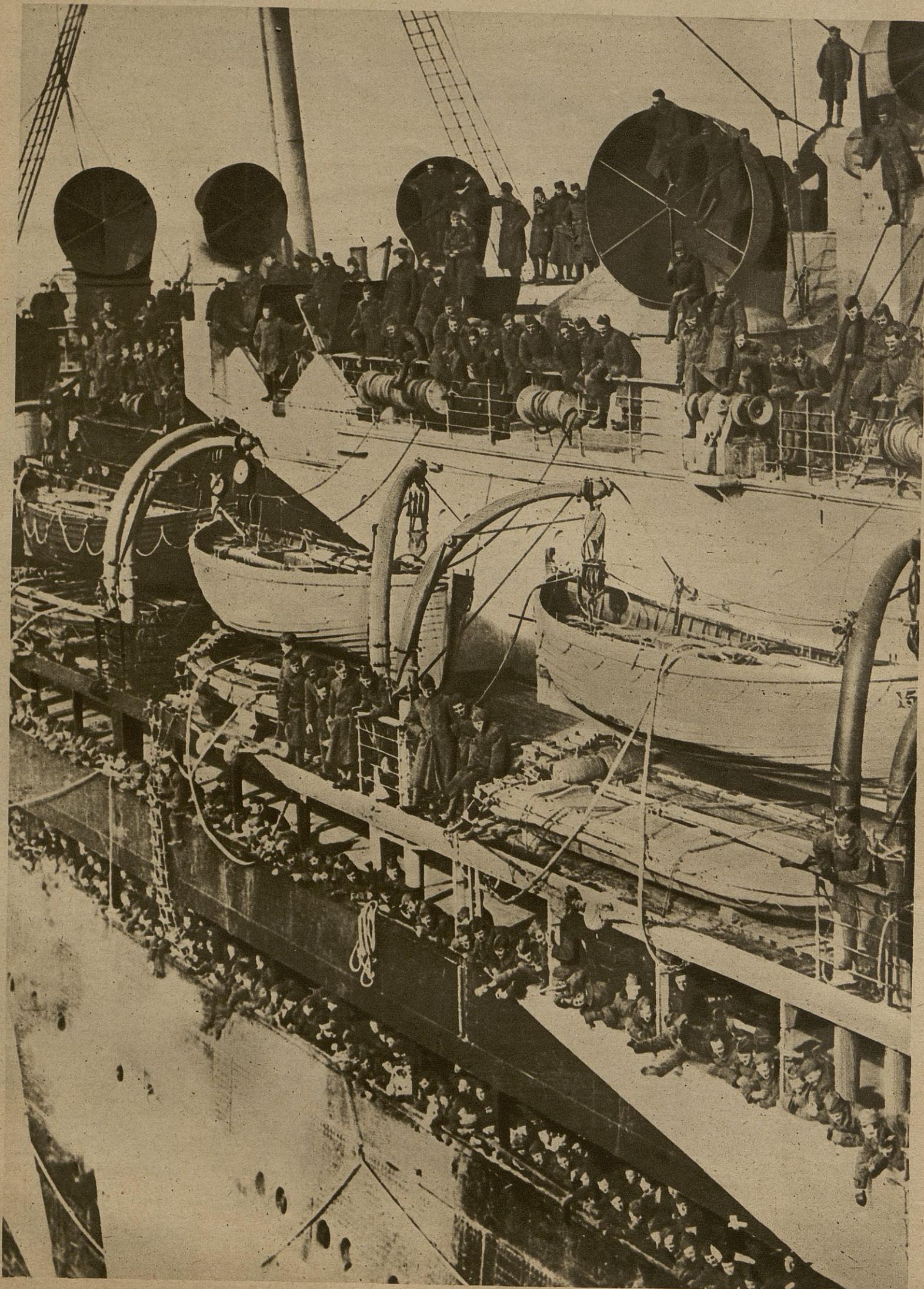
A Seddul-Bahr, sur la rive d'Europe du détroit des Dardanelles, l'épave du grand transport « River-Glyde » se dresse encore en témoignage de l'audacieux débarquement du 25 avril 1915. Le transport vint à toute vitesse s'échouer sur la plage, afin que les troupes qu'il apportait puissent débarquer, à l'abri de sa carène, malgré le feu de l'ennemi. Les Britanniques, prenant aussitôt l'offensive, enlevèrent à la baïonnette la position réputée imprenable de Seddul-Bahr.

L'OCCUPATION DE LA BULGARIE PAR LES ALLIÉS



Des troupes italiennes ont récemment rejoint notre 30^e division d'infanterie qui, sous les ordres du général Nérel, occupe, en Bulgarie, Kustendil et ses environs. On voit, en haut de la page, les Italiens, à leur arrivée dans la ville, défilant devant le général Monbelli, commandant le corps expéditionnaire italien. Ici, nos poilus du 58^e régiment d'infanterie défilent sur la place du Théâtre devant les généraux Nérel et Monbelli, représentés dans le médaillon.

L'ARRIVÉE A NEW-YORK DES YANKS DÉMOBILISÉS



A la date du 11 novembre les Etats-Unis avaient sous les armes 3.664.000 hommes, dont plus de 2 millions en Europe. Peu après la signature de l'armistice, commença le renvoi des troupes en Amérique. Au 24 décembre, un demi-million d'hommes y avaient été démobilisés. La « Mauretania », que cette photographie représente arrivant à New-York, est l'un des premiers steamers qui ramenèrent les soldats américains dans leur patrie.

EN BOCHIE

CARNET DE ROUTE D'UN SOUS-OFFICIER DE HUSSARDS

Fürweiler, 23 novembre 1918.

En Bochie... je suis en Bochie!... Vraiment il me semble que mon sang coule plus allégrement dans mes veines et ce serait avec volupté que mes poumons se satureraient de l'atmosphère alourdie par la chaleur du poêle si elle n'était empêtrée de relents aigres de choucroute et d'odeurs de friture venant de la cuisine dont j'ai voulu que la porte restât ouverte, comme toutes celles du logement d'ailleurs.

Avec les Boches, sait-on jamais?... Et de la sorte, mes hommes, même ronflant à poings fermés, s'épaulent plus fortement : en cas d'alerte je les aurais dans la main en un clin d'œil...

Le grand poêle de fonte devant lequel séchent mes bottes et mes vêtements trempés de pluie ronronne doucement ; au dehors, le vent fait rage, secouant les tuiles du toit..., musique agréable à des oreilles si longtemps assourdis par les éclatements des marmites et les miaulements des torpilles.

Je caresse d'un regard d'envie le grand lit dont les draps entr'ouverts n'attendent que mon bon plaisir, et j'ai un gré infini à mon brave Freyssinel — mon tampon — qui a préféré s'étendre sur de la paille fraîche, dans un coin de la pièce.

Voyez-vous, m'a-t-il dit, maréchal des logis, un lit... j'pourrais pas dormir. Quand je suis allé en perm' dernièrement, les parents ont voulu que j'couche dans mon plumard d'avant la guerre. Pour ne pas les désobliger, j'ai consenti... eh bien ! quand j'ai r'joint l'escadron, j'étais moulu comme si qu'on m'aurait passé à la trique.

Alors, voilà ; il est là sur le dos, ouaté de paille, rêvant des Gretchen qui se sont offertes à lui comme femme de chambre pour lui retirer ses bottes et astiquer son fourrément. En dormant, machinalement, sa grosse patte caresse sa Croix de guerre à laquelle il tient tant, bien qu'affectant à son égard un dédain qui m'amuse... Et combien il a raison d'y tenir, le brave type !

Certes, je ne voudrais pas dire qu'il l'a plus gagnée que les camarades : chacun d'eux a fait cent fois plus qu'il n'était nécessaire pour la mériter et même ceux qui ne l'ont pas devraient l'avoir. Mais lui, il la mérite plus encore, non seulement pour ce qu'il a fait, mais pour la manière dont il l'a fait.

Comme, au cours de ces notes, j'aurai souvent l'occasion de prononcer son nom, car Freyssinel est aussi inséparable de moi que mon ombre elle-même, j'aime autant vous le présenter tout de suite : au physique, un grand gars du Cantal, large d'épaules et la face réjouie, avec quelques poils de moustache ; au moral, un paisible, un pacifique que les agissements boches ont rendu enragé et qui, plus que tout autre, grogne de ce que l'armistice ait réduit à une simple chevauchée le raid qu'en imagination il faisait jusqu'à Berlin.

Pour sa croix, voici en deux mots : « c'est devant le « Kemmel », à « La Clyte »... On est en ligne. Des hommes de corvée sont commandés pour aller chercher des munitions ; Freyssinel en est ; paisiblement il s'en va en compagnie de Pesch, un du Tarn.

La route qu'il s'agit de suivre est bombardée en diable — des « colis » de tous calibres — et les deux gars n'ont pas fait cinq cents mètres que Pesch, atteint d'un éclat d'obus en pleine poitrine, tombe...



...Si la lune était tombée dans sa gamelle.

Le marmite se poursuit effrayant, redoutable même ; Freyssinel, tête nue, n'en continue pas moins minutieusement sa besogne : après quoi, prenant avec mille précautions Pesch dans ses bras, il gagne le poste de secours... à quinze cents mètres de là.

Au retour, je conte la chose au capitaine : il fait venir mon Freyssinel et l'interroge, ayant grand peine à lui faire « avouer » ce qu'il avait fait et sans que celui-ci fit allusion au coup du casque.

— Mais ton casque, mon vieux?... Pourquoi as-tu enlevé ton casque?

— Ben, j'veux vous dire, mon capitaine, c'pauvre Pesch avait peur rapport à sa tête. (Tous les hommes instinctivement cherchent à protéger leur tête contre l'éclatement des obus..., et quand la tête est cachée, il leur semble que le reste du corps est invulnérable...) Y r'muait tout l'temps, j'craignais de lui faire du mal et ça m'empêchait de bien ajuster le pansement.

— Alors... qu'est-ce que tu as fait?

— Ben, j'me suis arrangé pour qu'y r'mue p'us... J'y ai mis mon casque sur la figure... et comme ça, y n'a plus eu peur.

Un moment, j'ai vu le capitaine qui en demeurait saisi, tellement mon gars avait répondu ça naturellement, puis :

— C'est bien, tu peux rompre, dit-il d'un ton bourru qui masquait mal son émotion, je te propose pour la Croix...



« Ironie » montre les dents.

Et mon Freyssinel fit demi-tour, aussi ébahi que si la lune était tombée dans sa gamelle...

Voilà ce qu'est Freyssinel, ce même Freyssinel qui, ce matin encore, m'a sauvé plus que la vie... l'honneur.

Oui, l'honneur ; car est-il rien de plus calamiteux pour un cavalier que d'être jeté bas de sa monture...

Eh bien ! c'est pourtant ce qui a failli m'arriver... et dans quelles conditions, grands dieux!... j'en frémis encore en griffonnant ces lignes...

Depuis une heure, nous avions franchi la frontière et nous trottons allégrement sur le sol de Bochie, formant, mon peloton et moi, pointe d'avant-garde, avec mission de préparer le logement au village de Fürweiler.

Vers huit heures, au moment où le soleil, perçant une brume assez épaisse, dorait de ses premiers feux la pointe d'un clocher qui brusquement venait d'émerger des arbres au détour de la route, une trombe se mit à mugir, non loin...

Surprise, Ironie — c'est le nom de ma jument — commença à danser de belle manière... ; nous n'avions pas encore atteint les premières maisons du village qu'un torrent de porcs, se ruant de toutes les directions, nous tombe dessus !

Vous voyez d'ici nos chevaux qui se cabrent, pointent, tapent, mis en émoi par ce flot grouillant et grognant qui leur dévalait par les jambes.

Un écart violent d'Ironie me lançait sur l'encolure par-dessus laquelle j'avais grande chance de passer, si Freyssinel, qui d'un bond s'était jeté en bas, n'eût soudé au mors de la bête ses pattes solides qui l'immobilisèrent le temps que je reprissons mon assiette.

J'ai encore la chair de poule, en songeant au spectacle dont eussent pu se récréer les femmes et les gosses que notre apparition avait fait sortir sur le pas des portes, pour nous regarder d'un air curieux et craintif...

Un maréchal des logis de hussards ramassant une pelle ! Comme entrée en matière, cela aurait manqué de prestige.

Heureusement, Freyssinel avait sauvé la mise et je pus remplir mon rôle de chef de détachement avec toute la dignité que comportait la situation.

Je commençai par me tuyauter sur l'incident qui avait failli tourner au désastre ; et c'est ainsi que j'appris que, chaque matin, un pâtre rassemble à son de trompe tous les cochons de la localité pour les conduire aux champs d'où il les ramène, le soir venu.

Ainsi fait-on en montagne pour les vaches laitières.

Et cette explication me rendit rêveur ! Il y avait là un troupeau qui ne comptait certainement pas moins de deux cents têtes... et Fürweiler n'a peut-être pas deux cents habitants !

Mais alors... et cette fameuse « ceinture » que se mettent soi-disant les Boches !

Légende!... comme légende aussi la disette de lait, de beurre, d'œufs, si j'en juge par les crèmes, les pâtisseries dont les femmes ont gorgé mes hommes... sans doute pour acheter leur bienveillance.

Quant au repas que leur sollicitude avait préparé et que nous avons refusé pour bien leur montrer que nous n'avions pas attendu après leurs vivres pour ne pas mourir de faim, ce repas m'a, lui aussi, rendu perplexe.

Où donc la famine dont on nous rebat depuis si longtemps les oreilles?...

Le soleil aujourd'hui s'est montré clément et comme c'est jour de repos — on repart demain pour destination inconnue — nous en profitons pour inspecter le patelin, sous le regard méfiant des habitants, méfiant et apeuré, car ils ne sont pas sans connaître l'infâme conduite de leurs soldats chez nous ; et dans leur mentalité de Boches, ils trouveraient parfaitement légitime que nous leur rendions la monnaie de leur pièce...

Et il me faut ouvrir l'œil, car j'ai dans mon peloton plusieurs gars du Nord que la vue de ces toits intacts et de ces enfants gras et joufflus met en rage, eux qui n'ont plus de maisons et dont les gosses ont été si cruellement martyrisés.

Oh ! ceux-là, sans les interroger, je suis bien certain qu'en eux-mêmes ils souhaitent un incident qui leur permette de dégainer et de venger les leurs.

(A suivre.)



Oh ! Gretchen !



ECHOS



NOUS AURONS PLUS DE LAINAGES

Nous sommes de grands importateurs de laines anglais, il n'est donc pas indifférent de connaître la situation lainière en Grande-Bretagne.

D'après le rapport du Comité des statistiques, les stocks de laine existant en Grande-Bretagne au 30 novembre se sont trouvés réduits de 74 millions de livres, soit de 30 % comparativement aux stocks disponibles au début de l'année, lesquels n'étaient eux-mêmes pas exceptionnellement abondants. Cette diminution de stocks est entièrement attribuable aux réductions des envois d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Au commencement de l'année courante on comptait sur l'importation d'environ 13.000 tonnes de laines par mois ; or, contrairement à cette prévision, la quantité de laine importée en juillet atteignait 9.055 tonnes, en août 2.055 tonnes, pour tomber à 1.834 tonnes en septembre.

La situation paraît devoir être rendue plus aisée par les importations de décembre. D'autre part, on estime pouvoir compter, à partir du mois de mars, sur des importations régulières dans la moyenne de 30.000 tonnes par mois.

LA SAGACITÉ DU PIGEON

Il arrive assez souvent à de petits animaux attaqués par un ennemi plus puissant de réunir leurs efforts et de tenter une défense collective contre celui-ci. Un cas de ce genre a été observé en ce qui concerne le pigeon, oiseau fort doux et qui n'a jamais passé pour avoir des tendances belliqueuses. Une bande de pigeons, s'en retournant au colombier après une excursion aux champs, s'aperçut que sur son chemin planait un gros épervier en quête de quelque prise.

Les pigeons, sachant par expérience qu'il est malsain d'avoir un épervier au-dessus de soi dans l'atmosphère, s'étaient mis en cercle d'un commun accord et montèrent se placer au-dessus de l'épervier. Celui-ci restait en place, guettant toujours. Tout à coup les pigeons exécutèrent une manœuvre curieuse. Fermant tous les ailes, ensemble ils se laissèrent tomber à travers les airs, passant avec une vitesse vertigineuse devant le bec de l'oiseau de proie. Ce dernier, voyant les pigeons sous lui, crut qu'il les rejoindrait aisément et se laissa tomber à son tour. Mais les pigeons s'étaient reçus sur leurs ailes tout à coup déployées et fuyaient vers leur logis. Leur fuite fut plus rapide que ne le fut la poursuite de l'épervier : ils rentrèrent tous au colombier et l'épervier dut aller continuer ailleurs sa chasse.

LE « BEURRE DE FRUIT » DU CANADA

Le beurre de fruit du Canada est une marmelade. On la prépare en faisant bouillir le fruit jusqu'à consistance d'une masse pulpeuse, sans eau ou avec un minimum de celle-ci. Il faut agiter convenablement durant la cuisson et ajouter un peu de sucre après la première ébullition, à raison de moins de moitié d'une livre de sucre par livre de fruit. Après quoi on fait bouillir une demi-heure encore en agitant constamment. La première ébullition doit durer deux heures environ. Plus on cuit et moins il faut de sucre. Si l'on fait bouillir quatre heures avant et une heure après addition de sucre, il suffit d'ajouter un quart de livre de sucre par livre de fruit.

Là où pousse la vigne on se passe de sucre ; on se contente de faire réduire toute espèce de fruits avec du jus de raisin : c'est une sorte de raisiné où l'on fait entrer de tout, en particulier beaucoup de morceaux sains découpés dans des fruits contusionnés ou avariés.

On peut encore faire un sirop avec de la betterave à sucre. Le sirop doit se faire au fur et à mesure des besoins, car il ne se conserve pas au delà d'un mois. On prend des racines

saines, intactes et on les fait bouillir pour les pelier ensuite. Puis on les découpe en tranches fines qu'on remet à la même eau et on laisse mijoter dix heures sur feu doux. On prend alors la pulpe et on la met dans de la mousseline : on exprime le jus qu'on fait bouillir jusqu'à consistance sirupeuse. Ce sirop est très doux, très sucré. Conserver les racines au sec, à l'abri de la gelée, pour fabriquer le sirop au fur et à mesure des besoins.

THÉ ET TABAC DE GUERRE EN BOCHIE

Pendant que leurs journaux racontaient aux Boches que « l'invincible et incomparable armée de héros » assiégeait « la forteresse France », il se trouvait, par un phénomène dont ces mêmes journaux ne disaient jamais mot et ne semblaient même pas s'apercevoir, que le peuple assiégeant se trouvait beaucoup plus gêné dans ses approvisionnements que le peuple assiégié. Il s'est passé là un phénomène qu'on n'avait jamais vu encore.

Seulement, comme il ne fallait pas que le peuple s'aperçût de l'impudence avec laquelle ses gouvernements lui mentaient, les savants boches s'ingénierent à fabriquer des contrefaçons, des imitations, des ersatz.

Ainsi, à Hambourg, on fabriquait du thé. De quoi était-il fait ? On le sait, grâce à des échantillons trouvés sur des prisonniers allemands. Leur thé était un mélange de feuilles, finement incisées, de menthe, verveine, lierre, hysope, frêne et autres plantes aromatiques. Sur ce point comme sur tant d'autres les Boches n'ont rien inventé et se sont contentés de faire un mélange de diverses feuilles indiquées dans les pharmacopées comme pouvant fournir des infusions.

Ce que fumaient les Allemands en février 1918 dans la région du nord n'était pas moins composite. Cela était constitué par un peu de tabac avec des feuilles de chou, de chicorée, etc. Mais d'autres fois le tabac était un pur ersatz composé d'un mélange de cônes de houblon, de moelle de sureau, de débris de bois rouge de teinture, de joncs, de tigelles et feuilles de bouillon-blanc, de bruyère, de camomille, de fenouil, de folle avoine, de marrubie, de menthe, de verveine : le tout sans la moindre trace de véritable tabac.

L'EXPLOITATION DU LIGNITE EN GRÈCE

Avant la guerre la Grèce importait de Grande-Bretagne la majeure partie du charbon qu'elle consommait ; les hostilités l'en privèrent et les concessionnaires de gisements de lignite grec durent entreprendre l'exploitation de leurs mines.

D'autre part, 164 nouvelles concessions furent accordées et le développement donné à la nouvelle industrie depuis ses débuts est démontré par les chiffres suivants : en 1909, la production, à peu près nulle, s'élevait à 3.873 tonnes ; en 1914, elle atteignait 20.100 tonnes ; en 1915, 39.745 tonnes ; en 1916, 84.466 tonnes ; en 1917, 153.240 tonnes, enfin la production pour 1918 est estimée à environ 239.000 tonnes, d'un rendement calorique égal à celui de 119.500 tonnes de charbon.

Les dépôts de lignite grec sont estimés à 10.000.000 de tonnes à Kymi, 2.500.000 tonnes à Aliveri et à 15.000.000 de tonnes dans diverses régions de la Grèce.

Les capitaux investis dans les opérations de cette nouvelle industrie jusqu'à fin 1917 s'élèvent à environ 15.000.000 de drachmes.

On voit, par l'accroissement progressif de la production, l'extension continue donnée à l'exploitation ; néanmoins un vaste champ d'activité reste encore ouvert à l'effort industriel, les importations grecques de charbon d'avant-guerre dépassant de beaucoup le rendement minier local. En effet, en 1914, la Grèce importait 540.000 tonnes de charbon dont 471.000 tonnes provenaient de Grande-Bretagne et environ 40.000 d'Allemagne.

LE REBOISEMENT EN FRANCE

Sait-on que l'œuvre de reboisement effectuée en France au cours du siècle dernier a commencé dans le Puy-de-Dôme ? Il en est pourtant bien ainsi, d'après M. Ardouin-Dumazet.

Vers 1840, M. Sondumarais était inspecteur des forêts à Clermont. Il n'avait d'ailleurs que bien peu de forêts à inspecter. Frappé de la quantité de terrains volcaniques incultes, il eut l'idée d'en faire des forêts. Il prêcha le reboisement et obtint quelques subсидies.

Aussitôt il planta. Et la population trouva l'essai intéressant et avantageux.

Bientôt l'exemple se propagea. Les communes, les unes après les autres, voulurent avoir des forêts à la place de leurs maigres landes.

Particuliers, communes, départements, Etat, c'était à qui témoignerait du plus de zèle. En 1868, il y avait déjà plus de 8.000 hectares de reboisés dans le Puy-de-Dôme. Maintenant il y en a plus de 9.000. C'est bien, mais ce n'est pas assez.

Il reste une vingtaine de mille hectares de pâtures médiocres à boiser, et il serait d'autant plus indiqué et avantageux de les planter au plus vite que la forêt, en France, a beaucoup souffert de la guerre et que la crise du bois est maintenant installée et pour longtemps.

L'EMPLOI DES GALLES

Chacun connaît les galles, ces excroissances qui se forment sur divers végétaux à la suite d'piqûres d'insectes divers. À quoi l'homme le utilise-t-il ? Surtout à en extraire du tanin. La noix de galles qui se produit sur le chêne contient beaucoup de tanin qui a été abondamment employé au tannage, en teinture et dans la fabrication de l'encre. Le tanin est encore employé en médecine, à titre d'astringent, contre diverses maladies de la peau et des muqueuses.

Les galles des rosiers, bien connues sous le nom de bidegars, ont été utilisées autrefois en médecine. On leur attribuait des vertus sérieuses : celle de dissoudre les calculs, celle de combattre le scorbut, la diarrhée et de chasser les vers intestinaux, etc.

Les galles des pistachiers, employées en Syrie pour la teinture en rouge, sont considérées comme stimulantes et anticatarrhales. Certaines galles enfin, celles des sauges de l'Archipel grec, et celles du lierre terrestre en France, semblent avoir été utilisées comme aliments.

LA HAUTEUR DE L'ATMOSPHERE

La hauteur de l'atmosphère ne peut être mesurée directement, mais on l'a calculée par divers procédés. En se fondant sur la durée du crépuscule on est arrivé à la conclusion que cette hauteur est de 60 kilomètres environ.

Mais l'observation des aurores boréales et la mensuration de leur altitude par les procédés trigonométriques applicables à l'évaluation de la hauteur des montagnes a donné des chiffres bien plus élevés. Du moment où l'aurore se passe dans l'atmosphère, il faut, d'après l'étude de certaines aurores boréales, admettre une hauteur atteignant 200 kilomètres.

L'observation des météorites fournit un chiffre similaire. Ils deviennent incandescents en pénétrant dans l'atmosphère et c'est le frottement contre celle-ci qui les échauffe à ce point. La hauteur où ils deviennent visibles indique la limite supérieure de l'atmosphère. Or cette hauteur, évaluée par la trigonométrie aussi, est de 200 kilomètres environ.

Il faut donc admettre que l'atmosphère a une épaisseur de 200 kilomètres. Mais évidemment, à la hauteur dont il s'agit, elle est extrêmement raréfiée. Déjà, à 50 kilomètres de hauteur, la pression n'est plus que d'une fraction de millimètre de mercure.



TEINDELYS

donne un teint de lys

Poudre
Crème
Savon

Eau
Bain
Lait



Tous Produits
de beauté.

Formules
scientifiques

Les produits Teindelys rajeunissent
et embellissent

Poudre : 4 fr.; f^o 5 fr. — Crème : grand modèle, 9 fr.; f^o 10 fr. 70.
Petit modèle, 5 fr.; f^o 6 fr. 20. — Savon : 4 fr.; f^o 5 fr. —
Eau : 10 fr.; f^o 13 fr. — Bain : 4 fr.; f^o 5 fr. — Lait : 12 fr.; f^o 15 fr.
AUCUN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

ARYS, 3, rue de la Paix, Paris, et toutes Parfumeries.

Parfum
d'Arlys
3, rue de la Paix
PARIS

Un jour viendra



Extrait
Lotion
Poudre
Eau

Le flacon
de Lalique : 30 fr.
Franco contre
mandat poste
de 33 fr.

UN JOUR VIENDRA...

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 39.— Une silhouette



Après avoir découpé les taches noires reproduites sur notre cliché, collez-les sur une feuille de papier, de façon à reconstituer, en les assemblant, la silhouette d'un animal domestique.

COMBIEN RECEVRONS-NOUS
DE RÉPONSES JUSTES POUR CE CONCOURS ?

Les solutions seront reçues jusqu'au 6 février 1919 et les résultats publiés dans notre numéro du 27 février 1919.

LISTE DES PRIX .

1 ^{er} prix. — 30 francs en espèces	30 fr.
2 ^e " 20 francs "	20 "
3 ^e " Une blouse lingerie	Valeur :	20 "
4 ^e " Un morceau de musique	"	12 50
5 ^e " " " "	"	12 50
6 ^e " Un rasoir mécanique	"	10 fr.
7 ^e " Un savon Erasmic	"	8 "
8 ^e " Une boîte dentifrice Dr Véve	"	8 "
9 ^e " Un coupe-volaille	"	8 "
10 ^e " Un rasoir Flem	"	5 "

CONCOURS N° 33. — Résultats

Le résultat de ce plébiscite a donné 13.309 réponses.
Nos lecteurs condamnent Guillaume à rester enfermé pour le restant de ses jours dans une cage de fer.

5.541 lecteurs ont été de cet avis ;

3.625 l'ont condamné à mort ;

2.437 à vivre seul dans une île de l'Océan ;

1.706 à errer dans le monde, semblable au Juif-Errant.

LES CONCURRENTS SE CLASSENT DE LA FAÇON SUIVANTE :

1^{er} prix. — Un titre de l'Emprunt de la Libération (4% de rente)

Mme M.-E. RAYNAUD, 23, place Lapérouse, Albi (Tarn). (Ecart : 0.)

2^e prix. — Une montre, valeur : 50 fr.

M. J. BLOQUEL, 7, rue du Carreau, Auchel (P.-de-C.). (Ecart : 12.)

3^e prix. — Une montre-bracelet, valeur : 50 fr.

M. Gaston CARLIER, 27, rue Vincent, Paris. (Ecart : 14.)

4^e au 15^e prix. — Un jeu aérona, valeur : 7 fr. 50.

M. LEGUAY, 11, boulevard Chouzy, Le Blanc (Indre). (Ecart : 41.)

M. H. RIEU, 17, rue Cassini, Nice (Alpes-Maritimes). (Ecart : 41.)

Mme P. PELLETIER, 22, r. de Versailles, Montfort-l'Amaury (S.-et-O.). (Ecart : 41.)

Mme R. PICHON, chez M. Rigaud, Graponne-s-Arzon (Ht^e-Loire.). (Ecart : 58.)

M. L. VERTON, Boulangerie militaire, Bourbourg (Nord). (Ecart : 59.)

M. P. DUTREIL, 14, r. de la Prévét^e, Bordeaux (Gironde). (Ecart : 71.)

Mme Y. MAYEU, 24, rue des Lombards, Paris. (Ecart : 84.)

M. H. DOUCHE, 15, rue des Viviers, Le Havre (S.-I.). (Ecart : 98.)

M. LE BRAS Yves, Pont-du-Roi, Châteauneuf-du-Faou (Finist.). (Ecart : 101.)

Solution sans nom. Réponses justes 5.420. (Ecart : 121.)

(Le gagnant est prié de se faire connaître).

M. H. PAUL, 21, avenue Malakoff. (Ecart : 124.)

Nous rappelons à nos lecteurs qu'ils doivent se conformer strictement au règlement de la pochette publiée dans notre précédent numéro.

Ils trouveront aujourd'hui, page II des annonces, tous les détails. Beaucoup de demandes sont faites sur papier libre, elles seront considérées comme nulles et non avenues.

Pochette Surprise

BON N° 2

2^e Série

A découper et à coller
sur le
Bulletin de demande.

CONCOURS N° 39

BON DE CONCOURS

A découper et à coller sur la feuille de concours.

**UN LIVRE DES PLUS CURIEUX !
UN GROS SUCCÈS DE LIBRAIRIE**

D^r Lucien GRAUX

LES FAUSSES NOUVELLES DE LA GRANDE GUERRE

« ...Le docteur Lucien-Graux ne néglige point le côté pittoresque de son sujet ; et, comme étant Français, il a de l'esprit, il remarque assez plaisamment qu'il est le premier historien qui écrive une histoire fausse par principe... Son livre n'est pas faux à la lettre : il est imaginaire. Rien n'est faux. »

Abel HERMANT, *Le Figaro*.

« ...Ce n'est pas un mince éloge de dire qu'il y a ici une œuvre séduisante, car ce n'est que trop rarement que l'érudition quitte son visage morose, si rebutant pour le lecteur. »

Jacques NARGAUD, *Le Petit Bleu*.

« ...C'est une aubaine préparée aux historiens futurs. N'est-ce pas une étonnante idée de livre curieux, neuf, original ! »

Henri CLOUARD, *Oui*.

« ...Etonnant bouquet d'anecdotes, ce livre est amusant comme un roman. »

L'Œuvre.

« ...Des plus curieux et des plus attachants, ce livre sera une des contributions les plus intéressantes à l'histoire de la tourmente qui secoue le monde entier. »

Le Cri de Paris.

« ...C'est à coup sûr la plus séduisante chronique qui aura été brodée sur le canevas du drame gigantesque. »

L'Intransigeant.

« ...Cette lecture est attrayante comme un roman. »

L'Action Algérienne.

Les trois gros volumes : 6 fr. pièce ; les trois f^{co} : 18 fr.

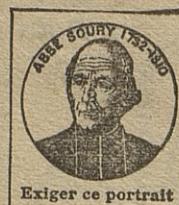
DU MÊME AUTEUR :

LE MOUTON ROUGE

Contes de guerre écrits dans la tranchée

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

MALADIES de la FEMME



Exiger ce portrait

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de reins et autres malaises qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières, sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui proviennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée en temps utile, car les pires maux l'attendent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage. Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites, Fibromes, Tumeurs, Cancers, Mauvaises suites de Couches, Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémorroïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la disparition d'une formation qui a duré si longtemps.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les pharmacies, 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons, franco contre mandat-poste 20 fr. adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 6 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY
avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

LES GALERIES LAFAYETTE

sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

L'UNITÉ DE BARBE
par le
RASOIR UNIQUE
APOLLO
& sa lame à tranchants courbes biseautée
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication **FRANÇAISE**
EN VENTE PARTOUT

Pour suivre la marche des Alliés
ACHETEZ

L'ATLAS DES FRONTS
Édité par le PAYS DE FRANCE

PRIX : 1 fr. 50 (franco : 1 fr. 80)

En vente au PAYS DE FRANCE
chez tous les libraires et marchands de journaux.

Beauté de la Chevelure
PÉTROLE HAHN
Produit Français.
R. VIBERT, PARIS

LE PAYS DE FRANCE

COLLECTION RELIÉE

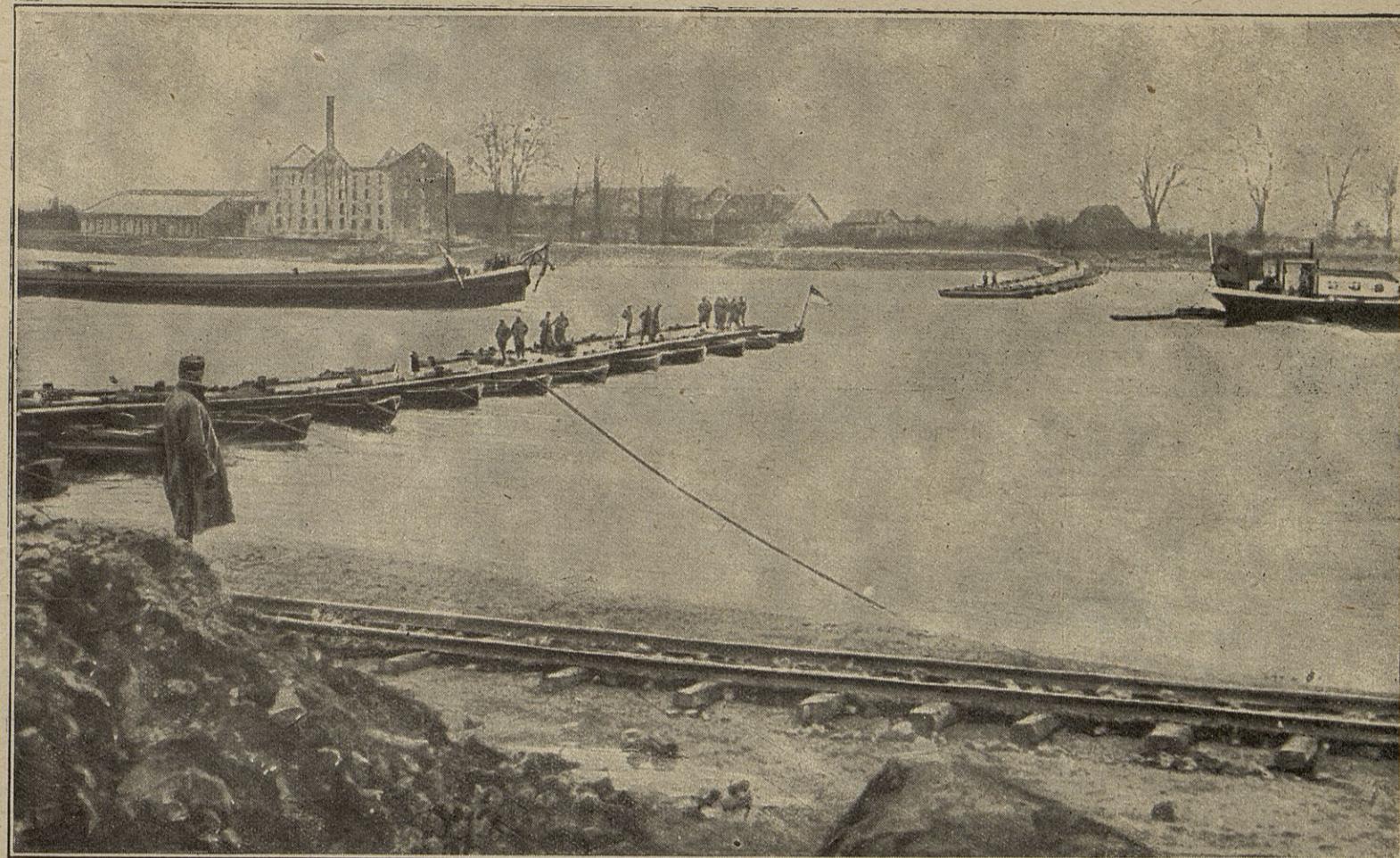
6 forts volumes 28×36 reliés toile
titre et impression blancs

- TOME I.. Août 1914 à Mai 1915
- TOME II.. Juin 1915 à Novembre 1915
- TOME III.. Décembre 1915 à Mai 1916
- TOME IV.. Juin 1916 à Novembre 1916
- TOME V.. Décembre 1916 à Mai 1917
- TOME VI.. Juin 1917 à Novembre 1917

PRIX de chaque volume : 11 fr.

FRANCO DE PORT

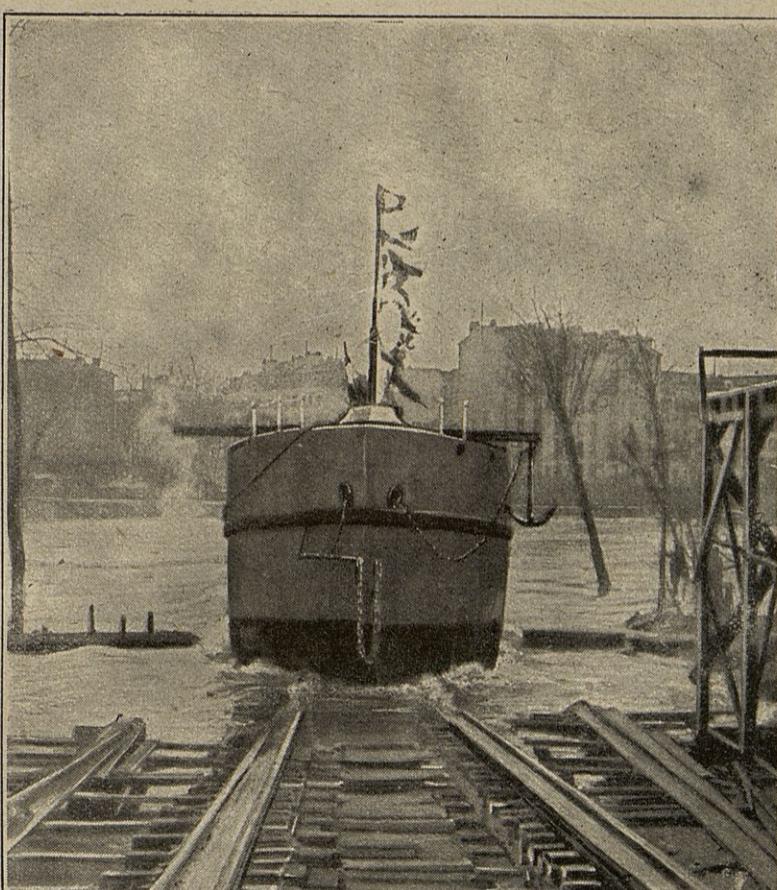
En vente au "PAYS DE FRANCE"
6, boulevard Poissonnière, Paris.



Près de Mayence, entre Nierstein et Oppenheim, notre commandement a fait établir sur le Rhin le pont dont nous donnons ici la photographie. Ce pont, d'une longueur de 320 mètres, construit par nos pontonniers en cinq heures, en dépit de conditions atmosphériques difficiles, a été inauguré le 20 décembre. Une ouverture de 78 mètres y est maintenue en permanence pour la navigation et peut être fermée rapidement. Cette manœuvre a été exécutée avec plein succès en présence du général Mangin.



Ces objets d'art font partie des œuvres exécutées à l'atelier Lachenal, au Val-de-Grâce, par des artistes mutilés de guerre et sont actuellement exposées aux Galeries Brunner, rue Royale, où elles font l'admiration de nombreux connaisseurs venus pour les examiner.



Le premier cargo en ciment armé construit en France a été lancé le 29 décembre 1918 au pont de Neuilly. Le «Comafran I» est long de 45 mètres et large de 8. Déplaçant 920 tonnes, il peut en porter 550. Son lancement, que l'on voit ici, s'est effectué sans incident.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 220 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 8 et intitulé : « Le roi d'Italie reçu à l'Hôtel de Ville. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LE PAYS DE FRANCE

LE GRAND RETOUR



*LA MARRAINE. — Je vous ai préparé une surprise pour ce grand jour ;
nous ne nous quitterons plus : je vous épouse !*